

Gérard
Hubert-Richou

The book cover features a detailed illustration of a woman in 19th-century attire riding a black horse. The woman has voluminous, curly blonde hair and wears a black hat with a blue ribbon. Her dress is light blue with a white lace collar and a white skirt, cinched with a yellow sash. She is wearing white gloves and holding the reins of the horse. The horse is black with a white blaze on its face and is shown in profile, looking back over its shoulder with its mouth slightly open. The background is a teal color with a faint floral pattern.

La
Duchesse
amazonne

roman

Pygmalion

Extrait de la publication

La Duchesse amazone

N'acceptant pas que son fils ait été évincé du trône par le roi Louis-Philippe, la duchesse de Berry décide, en 1832, de reconquérir son royaume en tentant de soulever Marseille, puis la Vendée, attachée aux Bourbons légitimes par tradition.

À Paris, le gouvernement s'inquiète. Tous les moyens sont mis en branle pour capturer la rebelle : 60 000 soldats, gendarmes, policiers, espions sont concentrés sur la région. On quadrille, on perquisitionne, on menace, on emprisonne. Mais la duchesse, signalée ici ou là, ne cesse de glisser entre les mailles du filet, se déplaçant de nuit, à pied, à cheval, à dos d'homme, n'hésitant pas à traverser à la nage les rivières. Les semaines se succèdent tandis que monte la tension.

C'est cette folle équipée authentique, pleine d'aventures, de suspense et de rebondissements, que relate ici avec brio Gérard Hubert-Richou. Le visage rayonnant de la duchesse, tellement séduisante et audacieuse, habite de part en part ce roman trépidant.

Gérard Hubert-Richou est l'auteur de très nombreux ouvrages pour la jeunesse. Également poète et homme de théâtre, il a publié chez Pygmalion Le Chirurgien du roi, Le Fameux Coup de Jarnac, Cortège royal, Le Pont des larmes, À l'enseigne du Grand-coq, Complots à la Corderie royale.

Pygmalion

Illustration d'après *Cavalière*,
Karl Pavlovich Briullov, 19^e siècle,
Tretjakow-Galerie, Moscou
© Akg-Images.

Extrait de la publication

LA DUCHESSE
AMAZONE

DU MÊME AUTEUR

Plus de quarante pièces de théâtre

Plus de cinquante romans pour la jeunesse dont :

L'affaire de la Jérémie (prix Saint-Exupéry, 1993)

Vive le bruit ! (prix des conseillers pédagogiques, 1997)

Comme la griffe d'un dragon (prix ados de Rennes, 1998 ; prix des collégiens de Montauban, 1999)

Le roi foudroyé (prix Théophraste Benjamin, Loudun, 2006)

À la gloire des petits héros (prix de la ville de Meaux, 2006)

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le chirurgien du roi, 2003 (version "Corps 16" pour mal voyants. Traduit en Argentine chez Novela Historica)

Le fameux coup de Jarnac, 2004

Cortège royal, 2005 (finaliste au prix Jeand'Heurs, 2005)

Le pont des larmes, 2006 (version "Corps 16")

À l'enseigne du Grand-Coq, 2008 (version "Corps 16")

Complots à la corderie royale, 2009

GÉRARD HUBERT-RICHOU

LA DUCHESSE
AMAZONE

roman



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2010, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0496-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Chantal et Michel

PRÉAMBULE

Les Trois Glorieuses

LE 16 SEPTEMBRE 1824, CHARLES X SUCCÈDE à son frère Louis XVIII, décédé à soixante-neuf ans, après une longue agonie. Son avènement est assez bien accueilli et ses manières affables lui valent une encourageante popularité auprès des Parisiens.

Seulement, dès 1829, rien ne va plus pour le roi.

Le 8 avril, à la Chambre, deux projets de loi mettent en minorité le ministre de l'Intérieur, monsieur de Martignac (que le monarque n'appréciait guère, d'ailleurs !), lequel avait supplanté Villèle dès le 3 janvier. Il est remplacé par le prince Jules de Polignac... qui n'a pas bonne presse :

Monsieur de Polignac est très résolu, mais il ne sait pas à quoi. (Le Globe).

Avec de tels ministres, tout est possible de la reconstruction de la Bastille à la suppression du système métrique. (Le Figaro).

« Un homme à œillères », reconnaît lui-même Charles X fataliste ; certains concurrents aigris le disent même *borné* ! De plusieurs sources, on apprend qu'il aurait des conversations mystiques avec la Vierge...

Dans ces conditions, comment le royaume peut-il éviter un naufrage ?

Mai 1830

Contesté une fois de plus, Polignac se résout à dissoudre la Chambre.

Il lui vient alors une idée étonnante (soufflée par une voix venue... d'ailleurs, peut-être ?). Il décide de *laver l'honneur de la France*, en représailles (tardives) à cette « insulte du chasse-mouche » faite trois ans plus tôt à l'ambassadeur de France par le dey d'Alger. Une vague histoire de dette impayée dont personne ne se souvient...

Les motifs sont futiles, le but suspect, le résultat inconnu. (Le Globe).

Négligeant les avis divers et les réticences conjuguées de l'Angleterre, de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, il envoie le général de Bourmont (celui qui a trahi Napoléon à la veille de Waterloo !) s'emparer de la capitale. Ce que celui-ci réussit brillamment le 5 juillet. Les Français ne comprendront pas l'importance de cette conquête.

Dimanche 25 juillet 1830

Charles X veut enfoncer le clou. Il signe quatre ordonnances dont la suppression de la liberté de la presse. Qui s'en étonnera ?

Plus j'y pense, confie le roi à son entourage, et plus je suis convaincu qu'il est impossible de faire autrement. Et à ses ministres, il lance, grandiloquent : *Messieurs, c'est désormais entre nous à la vie à la mort.*

Songe-t-il alors à son pauvre frère aîné, Louis le XVI^e ?

Des attroupements se forment à la Bourse et au Palais-Royal, initiés par Adolphe Thiers, un jeune et brillant journaliste marseillais.

Mangin, le Préfet de Police, dispose de 12 000 hommes, Suisses et Gardes du Corps, plus 48 bouches à feu. De quoi mater une poignée d'exaltés.

Confiant, le roi part chasser à Rambouillet, comme le fit son grand frère...

Lundi 26 juillet

À la lecture du *Moniteur* (organe officiel), Louis-Philippe, cousin du souverain, semble anéanti. Il marmonne : *Ils vont se faire exiler encore ! Oh ! pour moi je l'ai été déjà deux fois. Je n'en veux plus ; je reste en France.*

(*Dixit* le prince de Joinville, son troisième fils.)

Mardi 27 juillet

Les agents du pouvoir se présentent pour briser les presses et apposer les scellés sur les locaux des journaux.

« À bas Polignac ! » hurle-t-on par les rues échauffées.

Dans l'après-midi, les gens des faubourgs investissent les quartiers centraux de Paris. Les troupes sortent des casernes. Au Palais-Royal, les soldats tirent. Un homme est tué (comme à la Bastille en 1789 !). Alors, la foule s'enflamme, pille les boutiques d'armurerie, élève des barricades rue de Richelieu et rue Saint-Honoré. Des régiments sont aussitôt envoyés sur les lieux.

Quel malheur d'être femme ! s'écrie Marie-Caroline, duchesse de Berry, épouse du second fils de sa Majesté (assassiné à la sortie de l'Opéra en 1820), tandis qu'elle surveille à la longue-vue, depuis le château de Saint-Cloud, les émeutes qui fluctuent, enflent et essaient.

Fière petite amazone au sang italien, elle propose au roi de se montrer aux insurgés avec Henri son fils cadet. Elle conserve une immense popularité auprès du peuple, acquise par de nombreux actes de charité et de dévouement.

Charles X refuse catégoriquement.

Contrariée, elle se détourne en pinçant les lèvres.

Mercredi 28 juillet

Les troupes royales sont réparties en quatre corps. Celui du général Talon essuie un feu meurtrier à l'Hôtel-de-Ville où il se retrouve assiégé. Celui du général Quinsonnas subit

un sort semblable au marché des Innocents. Sur les boulevards, le contingent du général de Saint-Chamans est bombardé de tuiles, de pavés, de meubles, de déchets divers. Puis, il est décimé par une fusillade d'enfer. La quatrième colonne s'en tire à peine mieux. Au soir, les rescapés se replient sur les Tuileries.

Les gardes nationaux se rallient aux émeutiers. Ils occupent l'Arsenal, la Salpêtrière, l'Hôtel-de-Ville et Notre-Dame.

Marmont, le gouverneur militaire de la capitale, rapporte au roi : *Ce n'est pas une émeute, Sire, mais une révolution.* On croirait entendre La Rochefoucauld-Liancourt réveillant Louis XVI au 15 juillet 1789 !

L'insurrection se développe vers les Tuileries, Sèvres et Versailles. Le dauphin (duc d'Angoulême) prend le commandement en chef des troupes. Avec lui, les choses vont changer !

Jeudi 29 juillet

Tenu informé en permanence, le roi comprend que tout est perdu.

Deux régiments, le 5^e et le 35^e de ligne, passent dans le camp adverse. Marmont rassemble ses escadrons aux Champs-Élysées. Il ordonne au colonel Salis de tenir le Louvre, mais surtout d'éviter le combat. Son ordre est mal transmis, ou mal compris. Le colonel dégarnit les fenêtres et concentre ses soldats dans la cour.

C'est alors qu'un gamin facétieux parvient à entrer dans le Louvre où il sème la panique. Les Suisses croient voir sur ses talons surgir les féroces ennemis !... Ils se débandent et prennent la fuite ! Les gardiens livrent les clefs aux meneurs qui vauquaient à proximité et n'en demandaient pas tant.

La vigie de Saint-Cloud, Marie-Caroline de Berry, est restée accrochée à sa longue-vue de marine. Accablée, elle constate aussi que le drapeau tricolore a remplacé la bannière blanche au sommet des Tuileries.

Vendredi 30 juillet

Charles X s'obstine et signe six nouvelles ordonnances. Il nomme Casimir-Perier ministre des Finances et le général Gérard (le chef des révoltés) ministre de la Guerre. Puis, il envisage de rouvrir la Chambre.

Un placard rédigé par les opposants, Thiers et Mignet, est collé sur tous les murs de la capitale :

Charles X ne peut plus rentrer dans Paris : il a fait couler le sang du peuple.

La République nous exposerait à d'affreuses divisions ; elle nous brouillerait avec l'Europe.

Le duc d'Orléans est un prince dévoué à la cause de la Révolution.

Le duc d'Orléans ne s'est jamais battu contre nous.

Le duc d'Orléans était à Jemmapes.

Le duc d'Orléans... Le duc d'Orléans... Le duc d'Or...

C'est du peuple français qu'il tiendra sa couronne.

Le duc d'Orléans (qui n'a pas été consulté) se trouve-t-il seulement à Paris ? s'interroge le poète Béranger, l'un des principaux artisans de la révolte... pardon, de la révolution.

Thiers et Scheffer se rendent à Neuilly. Orléans étant absent, ils sont reçus par son épouse : *La royauté de Charles X vient de tomber*, lui assurent-ils. *Nous ne voulons plus de ce roi.*

Sidérée et navrée, la duchesse ne peut s'empêcher cependant de faire l'éloge du souverain. Survient alors madame Adélaïde, la sœur du duc, femme de caractère et rude cheval de bataille : *Notre famille partage tous les sentiments des Parisiens... Si vous croyez que l'adhésion de notre famille peut être utile à la Révolution, nous la donnons volontiers.*

Madame, réplique Thiers ravi de ce soutien inopiné en décrochant un petit sourire de circonstance derrière ses lunettes ovales, *vous placez aujourd'hui la couronne dans votre famille.*

Vers minuit, les insurgés ont atteint Auteuil et Boulogne.

À Saint-Cloud, on réveille le roi. On l'instruit de la situation. Il donne aussitôt l'ordre du retrait sur Versailles. Il hâte

les préparatifs, puis chevauche à la portière de la voiture où ont pris place Marie-Caroline et ses deux enfants endormis, Louise et Henri (onze et dix ans) tandis que le valeureux duc d'Angoulême tente de couper la route au peuple en furie.

Nouveau revers !

Les gardes nationaux leur interdisent l'entrée du château. Sans attendre, le convoi bifurque vers le Grand Trianon... où des escadrons réfractaires sont également cantonnés.

Direction Rambouillet !

Marie-Caroline s'est vêtue d'un seyant ensemble d'amazone de couleur verte, avec un pantalon large, de courtes bottes et deux pistolets dans la ceinture. Elle a relevé et noué sa magnifique chevelure blonde sous un chapeau d'homme assorti à sa tenue cavalière.

Marchons sur la Vendée, propose-t-elle au roi, *nous y trouverons des moyens de combattre.*

Elle se souvient de l'accueil chaleureux que cette province lui a réservé quelque temps auparavant, en retour des bienfaits qu'elle a prodigués à ses habitants.

Charles X refuse.

Samedi 31 juillet

Le duc d'Orléans, qui rentrait du Raincy, accepte, impassible, la Lieutenance Générale qui lui est proposée.

Et revoilà monsieur de Lafayette !

Le vieux vaniteux de soixante-treize ans dont la prodigieuse fortune garde son mystère commande la garde nationale. Il se montre favorable à cette nomination. Sur le balcon de l'Hôtel-de-Ville, devant une foule considérable... et hostile, il remet solennellement au prince – arrivé à cheval non sans une certaine fortitude pour ne pas dire courage car il fut un peu pris au dépourvu ! – le drapeau tricolore.

L'impétrant lance à l'assistance d'une voix blanche :

« Vous voyez un ancien garde national de 89 qui vient de rendre visite à un ancien général. »

LA DUCHESSE AMAZONE

L'autre réplique tout bas : « Je suis républicain comme vous, mais croyez-vous que la République convienne à la France ? »

« Non, ce qu'il faut, c'est un trône entouré d'institutions républicaines. »

Ils se donnent l'accolade, s'embrassent sous l'étendard fatigué. C'est assez pour recueillir l'adhésion du bon peuple qui les acclame sans retenue.

C'est ce qu'on appellera plus tard « le programme de l'Hôtel-de-Ville ».

Dimanche 1^{er} août

Charles X tente son va-tout pour reprendre en main les rênes du royaume. Il décide d'affecter lui-même son cousin d'Orléans au poste qu'il occupe déjà par anticipation (la Lieutenance Générale) et annule ses ordonnances précédentes. Puis, la mort dans l'âme, il abdique en faveur de son petit-fils Henri, duc de Bordeaux, puis nomme Louis-Philippe d'Orléans régent du royaume. Le dauphin (sans descendance) se résout à renoncer à ses droits au profit de son neveu. Le pouvoir restera ainsi dans la famille ! Pour un monarque, la majorité étant fixée à treize ans, on n'aura que trois petites années à attendre pour recouvrer le trône.

Lundi 2 août

Charles X et le dauphin abdiquent officiellement.

Par courtoisie, Louis-Philippe envoie trois émissaires à Rambouillet prévenir le roi déchu qu'ils précèdent 100 000 révoltés enragés hurlant à l'échafaud et des soldats de la garde nationale incontrôlables. En vérité, ils n'étaient pas plus de 15 000, sans chefs ni slogans et très mal armés !

Marie-Caroline propose à nouveau de se présenter aux rebelles avec le jeune Henri pour le faire reconnaître comme futur roi légitime. Charles X s'y oppose une fois encore, avec fermeté.

Eh bien, j'irai seule ! s'entête la duchesse qui n'attend plus rien de la part de son beau-père dépossédé.

Il faudra tout l'après-midi pour la détourner de son projet qu'elle abandonne en pleurant de rage. Un mètre cinquante, une taille de guêpe, mais la duchesse de Berry, nul ne l'ignore, est une battante et une obstinée ! Jamais, elle ne s'avouera vaincue.

Mardi 3 août

À quatre heures du matin, Charles X consent à l'exil.

On se met en route pour le château de Maintenon. Il s'est résigné à ne pas déclencher une guerre civile et décide de s'embarquer à Cherbourg pour l'Angleterre. Mais le vieux souverain (soixante-treize ans lui aussi) ne peut s'empêcher de stigmatiser le cousin usurpateur. À la grande satisfaction de Marie-Caroline, il proclame tout au long du voyage à qui veut bien l'entendre :

Ralliez-vous à Henri, ce jeune panache seul vous promet bonheur et liberté. La Vendée ne tardera pas à recevoir ce jeune roi qui sera bientôt couronné dans sa nouvelle capitale. Organisez-vous sans bruit. Courage mes enfants ! Vive Henri, vive notre roi !

« Panache », « Henri », « roi » des mots qui fleurent bon l'ail et l'ancêtre béarnais !

Il faut reconnaître que, de son côté, Louis-Philippe donne des ordres afin que la sécurité de Charles X et de sa famille soit assurée, que surtout rien ne les retarde et qu'on leur manifeste les marques du plus profond respect... jusqu'à la confirmation de leur embarquement.

Lundi 16 août

Deux navires américains sont à quai. Le « Great Britain » et le « Carl Carrol ». C'est Dumont d'Urville qui, avec la « Seine » et le « Rôdeur » est chargé d'escorter la famille royale.

LA DUCHESSE AMAZONE

Cette fois, on croirait revivre l'embarquement de Napoléon à l'arsenal de Rochefort... Destination Londres, où les Anglais avaient promis de l'accueillir. Mais ils le convoieront à Sainte-Hélène sans mettre pied à terre.

L'Histoire ne répugne pas aux redites...

Deux heures : la cloche du « Great Britain » résonne. On hisse les voiles. Les yeux de la foule immense convergent vers le pont où se tient bien droite une svelte silhouette en robe blanche de deuil royal. Marie-Caroline de Berry laisse s'écouler d'abondantes larmes silencieuses. Elle agite son mouchoir en direction de la terre de France...

Ce n'est qu'un au revoir, elle le sait... elle le veut...

Elle reviendra !

